

Psyché étendue

Au XVIII^e siècle, Crébillon fils publiait un roman libertin qui avait pour titre «*Le Sopha* » et dans lequel un homme était condamné à être réincarné dans ce meuble précisément. L'homme avait toutefois su négocier un allègement de peine de façon à pouvoir migrer d'un «*sopha* » à un autre selon son bon vouloir. Il devint ainsi, au cours des migrations, le témoin privilégié de nombreuses scènes intimes lui montrant les revers de médaille, les vérités cachées, les jeux de coulisse des divers personnages qui ne se savaient pas épiés par «*le sopha* » de leurs ébats.

L'analogie avec le divan de l'analyste, témoin des secrets proférés dans l'intimité des séances, n'aura échappé à personne. Si les divans pouvaient parler... Mais si les divans ne parlent pas, ils font parler d'eux ; on s'étonne encore que cette «*commodité de la conversation* », comme aurait dit Molière, fasse vraiment partie du *setting* analytique. Je pense, parmi bien d'autres exemples, à une femme qui s'est esclaffée lorsque, venue demander une analyse, elle réalisa que le divan faisait bel et bien partie du dispositif.

Elle croyait que c'était du folklore ; que cela ne se faisait plus. Je vous fais grâce des motifs de cette résistance. Je veux souligner que si le divan apparaissait anachronique à cette patiente, c'est, entre autres, parce que la scène était trop familière pour être vraie. Trop familière du fait que l'image du psychanalyste assis auprès de son patient étendu est devenue, dans les films, au théâtre, dans les caricatures, une sorte de tarte à la crème, occasion de comique qui, dans l'esprit de plusieurs, ne saurait exister « sérieusement ». (Mais remarquons que l'incongruité de la position hors champ de l'analyste est constamment « corrigée » : au cinéma, l'analyste est presque toujours bien visible pour la personne étendue sur le divan.) Cette familiarité n'est pas seule à rendre le divan irréal, ou en tout cas, anachronique. Le rire de ma patiente n'était pas si déplacé après tout. Le comique, l'humour ne sont-ils pas un effet habituel de l'émergence de l'inconscient ? Le divan, comme un objet étrange, déplacé, faisait ici figure de formation de l'inconscient, y compris dans sa dimension d'anachronisme. Comme une interprétation qui fait mouche, il a provoqué le rire.

Au-delà des résistances personnelles de cette patiente, sa réaction très expressive ne faisait après tout, me semble-t-il, que rendre plus évident le malaise de tout candidat à l'analyse quand vient le moment de vraiment s'étendre, que ce geste soit appréhendé comme une épreuve difficile ou au contraire idéalisé comme l'accès à un lieu où il sera enfin possible de tout dire... et d'être enfin compris. Ce malaise, qu'il soit vécu explicitement ou renversé en son contraire, je l'attribue au divan ; au divan en tant que représentant de ce curieux domaine dont Freud le premier a fait, avec méthode, l'hypothèse et qu'il a le premier, avec autant de méthode, exploré en tous sens. Représentant, délégué de ce qui est caché, de ce qui est au fond, en dessous, ou derrière. Lacan a souligné au passage que la position de l'analyste, assis au bout du divan, derrière l'analysant, correspond après tout au fait que ce dernier a des idées *derrière la tête*.

Pour ma part, je verrais le divan et le malaise qu'il engendre comme un *symptôme*, comme le premier symptôme que l'analyse propose aux patients en lieu et place de ceux qu'ils ont élaborés avant devenir s'étendre. Qui dit symptôme, dit formation de compromis et surdétermination. Le divan, ou

mieux, la position allongée, serait tout d'abord le compromis entre un désir qui ne saurait se contenter de paroles, et l'interdit du passage à l'acte ; compromis, parce qu'en offrant aux analysants de tout dire, en les invitant à laisser au vestiaire leurs préjugés, leur morale civilisée, etc. l'analyste soulève un couvercle, ouvre une boîte de Pandore ; ouverture dont il n'est pas sûr qu'il puisse ensuite soutenir les effets si le dispositif même de l'analyse n'offre pas la « contenance » nécessaire. Jean Laplanche emploie à propos du dispositif de l'analyse la métaphore d'un accélérateur de particules, d'un cyclotron développant des énergies extraordinaires, insoutenables en dehors de cette enceinte¹. Compromis, ensuite, entre la nécessité des'adresser à quelqu'un, de transférer donc, et la difficulté, voire l'impossibilité de développer la « folie du transfert » sans disposer de cette marge que procure l'élimination du face-à-face. Bien sûr, il y a transfert même sans divan, mais il n'est pas évident à mes yeux qu'il se déploie aussi largement dans les aménagements du cadre que constituent le face-à-face ou la visibilité de l'analyste. Compromis, comme nous le voyons, qui concernent le désir et le corps. Compromis en ce que c'est au moment même où il s'agit de donner la parole au corps psychique — au corps érotique —, que celui-ci est mis justement hors d'état de nuire, si l'on peut dire. De nuire, c'est-à-dire de jouir de ses symptômes, de court-circuiter dans et par cette jouissance l'élaboration de la parole et de s'enfermer à nouveau, par ce fait même, dans la répétition. Le divan-symptôme offre dès lors un premier substitut, une première représentation-appât à ce qui se terre et qu'il s'agit de prendre dans le filet de la parole, dans une chaîne de symbolisations nouvelles, plus ouvertes.



« *Lapsyché est étendue ; n'en sait rien* »². Quand Freud a écrit cela en 1939, à la toute fin de sa vie, il avait en tête l'extension de la psyché, la psyché en tant que *res extensa*, comme disaient les philosophes, c'est-à-dire chose matérielle. La psyché est une chose étendue ; elle délimite un espace ; elle est un espace et la spatialité même, la notion d'espace, serait selon Freud une projection de l'extension de l'appareil psychique. Freud n'avait-il pas écrit, quinze ans plus tôt, d'une des agences de la psyché, le moi, qu'elle est à la fois un être de surface et la projection d'une surface ? Nous sommes

donc toujours dans la spatialité. La psyché, pour Freud, n'a jamais été une abstraction et cette courte phrase que je cite ici nous le montre tout aussi matérialiste à la fin qu'au début de son œuvre.

Psyché est étendue, donc, mais n'en sait rien³. Curieux que l'inconscience de la psyché quant à sa spatialité sollicite Freud jusqu'à la fin. Ne disposant pas de ses élaborations, nous ne pourrions que spéculer sur les questions qu'il se posait à ce sujet. Intéressant toutefois qu'en une phrase si brève il noue la psyché, sa matérialité (l'étendue) et l'inconscience, la première inconscience de la psyché concernant sa propre nature. On reconnaît là le Freud de toujours, c'est-à-dire celui qui nous a montré comment nous nous trompons allégrement sur nous-mêmes.

Extension, matérialité, inconscience de la psyché. Fort bien! Mais qu'en est-il de *l'origine* de la psyché?

C'est dans un texte de 1915, *Actuelles sur la guerre et la mort*, que nous trouverons un autre dialogue de Freud avec les philosophes, cette fois à propos de l'origine de la psyché et de la pensée. « Les philosophes, écrit-il, ont affirmé que l'énigme intellectuelle posée à l'homme originaire par l'image de la mort l'avait contraint à la réflexion et était devenue le point de départ de toute spéculation. Je crois que les philosophes pensent là trop... philosophiquement et tiennent trop peu compte des motifs agissant de façon primaire.⁴ »

Freud avance alors une distinction essentielle, coupant court aux généralités philosophiques qu'il vient de dénoncer ; une distinction entre la mort de l'ennemi sur un champ de bataille, qui ne provoque aucune interrogation, et la mort d'une personne aimée : « Ce n'est ni l'énigme intellectuelle, écrit-il encore, ni chaque cas de mort, mais le conflit de sentiment, à la mort de personnes aimées et pourtant en même temps étrangères et haïes, qui a libéré la recherche chez les hommes. De ce conflit de sentiment naquit en premier lieu la psychologie. L'homme ne pouvait plus tenir la mort à distance, étant donné qu'il y avait goûté dans la douleur ressentie pour le défunt, mais il ne voulait pourtant pas l'admettre, parce qu'il ne pouvait se représenter lui-même mort.⁵ » On voit donc que,

comme Freud l'avait déjà indiqué dans *Totem et Tabou*, c'est le conflit interne concernant la personne aimée/haïe qui va problématiser la mort et non la mort en soi. Conflit dont le sujet humain s'arrange comme d'habitude par la formation d'un compromis : la mort existe mais ce n'est pas un anéantissement de la vie.

Retenons ici que l'idée même de psyché, d'âme ou d'esprit, est envisagée comme le résultat de ce compromis. « Près du cadavre de la personne aimée [l'homme] imagina les esprits, et sa conscience de culpabilité, relative à la satisfaction qui s'était mêlée au deuil, fit que ces esprits, une fois créés, devinrent de mauvais démons devant lesquels on ne pouvait que s'angoisser⁶ » Et qui plus est, ce travail de compromis, cette séparation de l'âme et du corps, Freud l'apparente explicitement au travail même de la mort, de la mort par rapport à laquelle le compromis était un dégagement. « Les modifications dues à la mort, écrit-il, l'amènèrent à décomposer l'individu en un corps et une âme [...] ; ainsi donc ses pensées suivaient une démarche parallèle au procès de désagrégation déclenché par la mort.⁷ »

Cette mythopoïese freudienne sur l'origine de la notion de psyché et de la psychologie qui lui est attenante, on voit qu'elle n'a rien d'abstrait. Je n'aurai pas le temps de m'attarder ici sur les perspectives multiples qu'ouvre ce court extrait. Je suivrai plutôt une piste liée à notre thème, en soulignant que Freud nous place « près du cadavre de la personne aimée », corps qu'il nous faut bien voir là... *étendu*. Or si l'idée de psyché, d'esprit ou d'âme immortelle naît là précisément, la position de ceux qui viennent s'étendre sur les divans des psychanalystes n'est pas faite pour éluder cette référence implicite à la mort, à leur propre mort, au moment même où il s'agit justement de travailler à partir de cette idée d'âme surgie près du corps étendu⁸. Il se peut même que l'autre scène fantasmatique couramment associée au divan, la scène sexuelle, fasse souvent fonction d'écran à cette évocation du travail de la mort ; travail qui relève aussi du sexuel, mais d'un sexuel démoniaque, un sexuel « de mort » qui défait, décompose là où Éros s'efforce de créer et de maintenir des liens.



Comme toujours, la pensée de Freud effectue un déplacement par rapport aux points de vue philosophiques ou psychologiques dominants. Comme toujours Freud nous mène ailleurs. Il nous oblige à une autre position. *Changement de position* d'ailleurs concrétisé dans ce mouvement désormais banal, quotidien, qui inaugure ou clôt chaque séance d'analyse : s'étendre, se lever du divan.

On aime à rappeler que cette invention de Freud est le fruit d'une de ses idiosyncrasies : il ne pouvait supporter d'être l'objet du regard de ses patients pendant huit ou dix heures par jour. Mais on découvre ensuite que la position allongée, et tout ce qu'elle entraîne de privation sensorielle et de limites à la motricité, n'est pas sans rapport avec le modèle du fonctionnement psychique que Freud tire de l'interprétation des rêves, faisant de la séance ce temps et cet espace pratiquement désaffectés de la réalité ambiante, temps et espace où *autre chose* peut avoir lieu.

Attardons-nous un peu au fait de s'étendre. Alors même que l'analyse aurait toutes les apparences de l'entreprise la plus intellectuelle, la plus abstraite qui soit, le simple fait d'avoir à s'étendre, d'avoir à prendre cette position si insolite devant quelqu'un qui, de son côté, reste bien assis dans son fauteuil, c'est déjà à mes yeux interroger le corps, le mettre en question. Et, dans l'évocation du gisant qui résulte de cette position, le corps me semble soumis à la question la plus radicale qui soit : celle de sa mort, de sa décomposition appréhendée. Combien d'analysants ne se sont-ils pas, à un moment donné, imaginés dans la posture du défunt dans son cercueil. Scène passagère le plus souvent, parce que insupportable, mais scène qui, si nous suivons le mythe freudien évoqué plus haut, serait une pièce centrale de la capacité de penser, puisque l'analysant se représente par là, non sans quelque négation implicite, ce qui selon Freud n'a pas de place dans l'inconscient : l'idée de la mort. Le fantasme du gisant sur le divan serait donc bel et bien un rejeton de cette formation de compromis dont parlait Freud dans le texte cité plus haut. « Pendant un instant, je me suis fait penser à un mort dans son cercueil », dira l'analysant, tout rassuré du fait que, puisqu'il peut le dire, ce n'était qu'un fantasme, de même qu'on se rassure pendant un rêve d'angoisse en se disant : ce n'est qu'un rêve. La décomposition matérielle, on l'a vu, est imitée — sublimée, pourrions-

nous dire —, en cette autre décomposition en corps et âme, corps et psyché. Se pourrait-il donc que la position sur le divan, en exaltant cette décomposition, loin d'être une idiosyncrasie de Freud, nous permette de travailler plus librement, le moi étant mis temporairement « sur la glace », le corps érogène dès lors moins fortement embrigadé par la figure du moi et la psyché plus puissamment livrée aux effets possibles du travail de lyse, d'ana-lyse ?

Une fois le corps étendu et partiellement coupé des apports sensoriels, ce travail de décomposition inhérent à l'idée de psyché portera plus loin, sur ce que le divan analytique met le plus en relief, si l'on peut dire : la parole, le discours dans sa matérialité propre. Matérialité du discours, matérialité des signifiants, matérialité des phrases qui dès lors n'ont plus à être prises pour ce que l'analysant *voudrait bien* qu'elles soient, mais sont légitimement triturées, décomposées, analysées. C'est la matérialité du langage en séance qui nous permet de tirer quelque chose d'un rêve, d'un lapsus. Si l'on ne s'en tenait qu'à la fonction de communication du discours, il nous faudrait au contraire ignorer lapsus, amnésies soudaines et tout ce qui fait rupture du discours, redressant plutôt ces errances pour « comprendre » ce que le patient *voulait dire*. Alors que la méthode mise au point par Freud consiste justement à désarticuler un récit de rêve, par exemple, afin de pouvoir accéder à ce que le patient, avec la meilleure volonté du monde, *ne saurait dire*.

Une dialectique subtile s'installe donc entre la matérialité psychique et ce travail sophistiqué que l'on appelle psychanalyse, mais qui est, comme on l'a vu, un travail analogue au travail de la mort, cette mort dont l'idée brille dans l'inconscient par son absence.



L'absence de la représentation de la mort dans l'inconscient est reprise par le moi, par le biais de ses instances idéales. Comment ne pas voir que le narcissisme du moi comporte une criante illusion d'immortalité qui est la poursuite par d'autres moyens du silence de l'inconscient au sujet de la mort ? Comment ne pas considérer que le divan dès lors, par sa référence

au gisant, pose une grave difficulté au moi invité à s'y étendre ? Avant toute considération d'ordre technique, avant tout aménagement du cadre, ne devons-nous pas penser que la difficulté narcissique du moi — du moi de chacun, précisons-le — face au divan est une difficulté face à la mort, étant donné que l'analyse reprend quelque chose de la question que la mort des personnes aimées nous pose, reprend quelque chose du travail même de la mort ?

Il faut dire aussi que ce refus de la mort, cette retraite devant le travail de la mort, se manifeste encore plus bruyamment en dehors des cabinets d'analystes, dans le monde qui nous entoure. L'idée d'immortalité de l'âme, l'invention des esprits, si c'est là, comme nous l'a montré Freud, un compromis passé avec la mort, cela a tout l'air du *dernier* compromis que l'homme ait accepté de signer avec elle. Car le voilà justement, au nom de cette durabilité, de cette pérennité de son âme — ou de ses idéaux, ou de sa culture, ou de sa religion, ou de sa nation, ou de sa race : toutes versions idéalisées de son moi —, le voilà en cette fin de siècle, en cette fin de millénaire, chaussant une fois de plus ses bottes militaires, endossant son uniforme de guerrier, le voilà reconstruisant des camps de concentration, le voilà à nouveau épris de « pureté ethnique »... comme si l'histoire ne lui avait rien appris ! La difficulté narcissique face au divan, voilà que nous la retrouvons surmultipliée sur la scène du monde. Le malaise dans la civilisation est toujours actuel et l'inactualité de la psychanalyse ne nous empêche pas de poser ici un regard quelque peu narquois sur ce que les Grecs de l'Antiquité avaient identifié sous le nom d'*ubris*, la démesure humaine, et dont elle a, mieux que toute autre pensée, mis à nu les racines.

Devant ce malaise, devant cette démesure, la psychanalyse ne peut ni plus ni moins que les autres disciplines de pensée. Pas de psychanalyse de masse. Pas de psychanalyse des chefs d'État. Pas d'anagogie, répliquait Freud à Jung. Pas de psycho-synthèse, indiquait-il à d'autres. Pas de vision du monde à proposer. Pas de direction à montrer. La psychanalyse travaille vers le bas ; elle ne peut que montrer les sources primaires de ce que l'homme épris d'immortalité croit provenir du haut, du ciel de ses idéaux narcissiques.

Pourtant ce sont aussi des moi imbus d'immortalité qui s'adressent aux analystes lorsque la vie les a écorchés, blessés, meurtris. Ils voudraient bien, la plupart du temps sans le savoir, par l'analyse retrouver une intégrité narcissique, une perfection primordiale. Ils voudraient, ces moi, que la pensée soit toute-puissante, et Freud a bien montré que même la science est, par un long détour, l'expression de la croyance indéracinable à la toute-puissance de la pensée. L'analyse n'est pas moins soumise à cette visée de toute-puissance de la pensée, toute-puissance de la parole. « Dites seulement une parole et je serai guéri ! », voilà ce qu'on dit en sourdine à l'analyste qui ne parvient pas toujours, là-devant, à se déprendre de ses propres illusions.

Ne pouvant rien pour le guerrier qui ne croit pas à la mort lorsqu'il tue son ennemi, la psychanalyse a peut-être quelque chose à offrir à celui que tenaille le conflit d'ambivalence devant « le cadavre de la personne aimée ». À celui-là, qui croit comme les autres à l'existence de l'âme immortelle, la psychanalyse n'a pourtant rien à dire qui puisse le conforter dans cette croyance. Elle prend au sérieux la question de l'âme, cela va de soi, mais une fois de plus, c'est pour la déplacer, la transformer, la subvertir. Repensée dans son originalité propre, la psychanalyse ne fait pas de promesses grandioses ; elle n'a pas de réponse globale aux problèmes de l'humanité. Dans son dispositif, dans le cadre qu'elle offre tout comme dans sa théorie, freudienne en l'occurrence, elle aborde simplement la problématique concrète de l'humain confronté à la sexualité et à la mort, et propose tout simplement un divan où s'étendre.



NOTES

1. J. Laplanche, *Problématiques V — Lebaquet — Transcendence du transfert*, Paris, PUF, 1987.
2. S. Freud, « Résultats, idées, problèmes ». in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 288.
3. Pour pouvoir mettre cette notation en rapport avec le divan, qui nous occupe ici, je suis allé vérifier que l'ambiguïté du mot « étendue » (*ausgedehnt*) employé par Freud à propos de la psyché est aussi valable en allemand qu'en français.
4. S. Freud, « Actuelles sur la guerre et la mort », *Œuvres complètes (psychanalyse)*, XIII, Paris, PUF, p. 148.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. Dans ce sens, la migration de « sofa » en « sophia » de l'âme — précisément — du héros de Crébillon fils est une préfiguration étonnante.